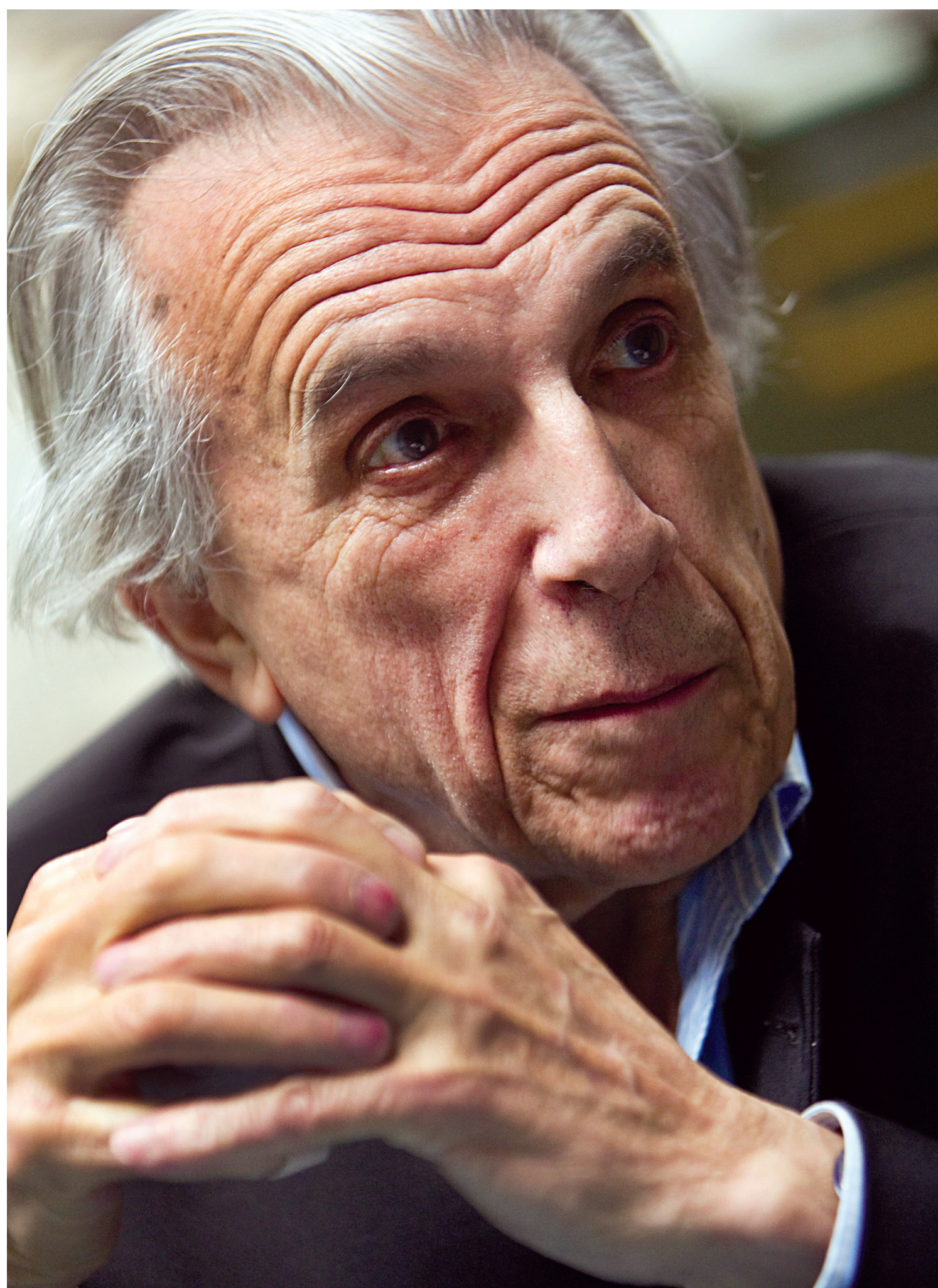


# LIVRES

## Les zones de l'enfance



Avec *Paco*, Jacques Folch-Ribas explore des zones de son enfance jamais révélées dans cette Espagne de grande noirceur, bientôt ravagée par la guerre civile. Sa tendresse pour son jeune héros, son semblable, son frère, révèle chez l'écrivain d'origine catalane des accents d'une douceur inédite, fracassée sur les scènes de violence qui embrasent son pays.

ODILE TREMBLAY

**U**n profil d'aigle, un œil allumé et des existences multiples comme pe-lures d'oignon, architecte (il fut stagiaire chez Le Corbusier et pratiqua longtemps), romancier, longtemps critique d'art et de littérature, toujours enseignant en littérature au cégep de Saint-Laurent. Catalan d'origine, puis Français d'adoption, transplanté au Québec depuis 1956. Jacques Folch-Ribas est ce citoyen de nulle part et de partout, œil témoin et plume aiguisée (13 romans à ce jour), qui vit parmi nous, quoique un peu ailleurs au milieu des méandres de sa mémoire.

«On parle beaucoup d'immigrés, constate-t-il. Ça me fait un peu rire. Il existe aussi des exilés qui ne peuvent ou n'ont pu longtemps retourner dans leur pays. Être un éternel exilé, c'est se sentir désabusé sur la terre des hommes.»

Il a 82 ans bien sonnés, des manières de gentilhomme — il écrit bien sûr ses romans à la main — et une vie collée aux soubresauts de la Grande Histoire.

En 1939, à l'âge de 11 ans, il a fui sa Barcelone natale avec sa famille, franchissant les Pyrénées, tournant le dos au franquisme avec la file hagarde des compagnons d'exode. Ces pans de souvenirs nourrissent *Paco*.

Place à son roman le plus intime. «Je n'avais jamais écrit sur un personnage fragile, dit-il. Plutôt sur des gens convaincus d'avoir raison.» Il s'est offert ce retour aux sources après qu'une amie lui eut suggéré de raconter sa vie. La plongée dans l'enfance et ce qu'elle soulevait de peur, de bruit et de fureur l'effrayait, sans l'arrêter pour autant. «*Roman d'exil, de guerre, passage initiatique d'un âge à un autre, roman d'amour aussi.*» Ainsi par-

le Jacques Folch-Ribas de son *Paco*. «J'aime les femmes. Et dans mon enfance, en ce pays clos et catholique qu'était l'Espagne, elles étaient un mythe. Mais l'interdit est très formateur. Il crée des rêveurs. Il crée des poètes. Les femmes m'apparaissent encore comme les personnes intéressantes dans ce monde où les hommes sont cons et méchants.»

Je est un autre. Son personnage du petit *Paco* (plus âgé que l'enfant qu'il fut) rêve des femmes et les sent inaccessibles, mais il découvre la passion dans les bras d'une enseignante, alors que la guerre civile éclate. Le jeune héros, c'est lui et un personnage fictif. Passant sans cesse du moi à lui. «Quand je dis "je", c'est mon histoire. Quand je dis "il", c'est du roman. Il y a un récitant. Déjà, dans mon roman Première nocturne, j'utilisais ce procédé de dédoublement. Aragon déclarait qu'il existait dans le roman un mentir vrai. Je le crois aussi.»

Jacques Folch-Ribas est né à Barcelone, mais le village qu'il décrit est celui de ses grands-parents. Ayant vraiment grandi à l'ombre d'un grand-père érudit et philosophe à ses heures, d'une mère pianiste, d'un père qui l'encourageait à penser par lui-même plutôt qu'à croire le baratin du premier venu, il s'estime chanceux d'avoir reçu pareille éducation d'ouverture.

À l'encontre de *Paco* qui gagnera seul la France à pied, le jeune Jacques passa la frontière avec les siens à ses côtés. Dans le roman, cette traversée des Pyrénées avec une cohorte d'exilés se révèle d'une force narrative immense. «Les émigrés espagnols ont été très bien accueillis par les Français», se souvient-il.

*Paco* est un garçon sensible tenaillé par la peur. La méchanceté et la sottise de la société l'effraient. «Mais peut-être n'ai-je pas tout à fait réussi à expliquer cette peur», craint l'auteur. Seuls les esprits méditatifs saisissent d'emblée le pourquoi de cette crainte du monde. De son côté, Folch-Ribas ne croit guère en une rédemption possible pour la race humaine. «Mon héros comprend que le monde est un chaos épouvantable.»

VOIR PAGE F 2: ENFANCE

## de Jacques Folch-Ribas

Citoyen de partout et de nulle part, l'écrivain a fréquenté Camus



## LIVRES

EN APARTÉ

## Un Jardin pour Zola ?



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

**S**ans faire de vagues, la publication de la monumentale correspondance d'Émile Zola se poursuit depuis des années à Montréal. Ce travail de longue haleine, mené notamment par les professeurs Owen Morgan et Dorothy Spears, a donné lieu à une excellente édition de l'ensemble de la correspondance connue du grand écrivain français.

Vient de paraître le tome XI de ces lettres de Zola, toujours à l'enseigne des Presses de l'Université de Montréal. L'ouvrage comprend 502

missives récemment retrouvées à l'occasion de ventes aux enchères ou dans les tiroirs de collectionneurs. Des lettres inédites, en tout ou en partie, qui complètent, jusqu'à preuve du contraire, les dix gros tomes déjà publiés.

Dans pareille montagne de papiers se trouve forcément un lot de gravats insignifiants, mais aussi une part de diamants, petits et gros. Oubliions les nombreuses lettres adressées par Zola à titre de simples accusés de réception ou d'autres encore consacrées à des questions relatives à son logis, tous des billets sans conséquence. Ce ne sont au fond que des courriers mort-nés qui ressemblent à ceux, désormais électroniques, qui s'accablent à la morgue de nos ordinateurs.

Pour le lecteur curieux, l'intérêt est ailleurs. En 1881, Zola écrit par exemple une courte lettre au parolier Lucien Delormel où il s'exprime, une fois de plus, contre la censure. Il lui est vigoureusement opposé, dit-il. La mainmise de la morale sur l'écriture ne l'intéresse pas. «*Je suis pour la liberté illimitée, même de l'injure.*» Il n'est tout de même pas le genre d'homme à aller jusqu'à confondre la dictature des images publicitaires qui nous envahissent aujourd'hui avec la liberté de parole...

Zola montre aussi une certaine réserve en ce qui concerne la diffusion de documents person-

nels. À Alphonse Daudet, au sujet de Gustave Flaubert, leur ami commun, Zola met ainsi en cause l'idée que l'on puisse donner à lire au public des lettres qu'il juge trop personnelles. «*En principe, il me semble que nous ne devons pas donner les lettres qui nous seraient trop personnelles, mais qu'il nous est difficile de refuser ce qui peut être utile à la mémoire du cher vieux.*»

L'hésitation se maintient, toujours à l'égard de Flaubert, lorsque Zola écrit à son ami Guy de Maupassant: «*Madame Commanville m'écrit pour me demander les lettres que m'a écrites Flaubert. [...] Ces lettres sont si intimes, elles parlent si élogieusement de mes livres, que, même après les avoir retrouvées et classées, j'hésiterais à les donner.*»

Pour une liberté de parole illimitée, certes, Zola n'en estime pas moins l'importance d'une certaine retenue quant à la circulation de la parole privée. Faut-il tout dire? À l'évidence, il croit qu'il faut s'en tenir surtout à rendre intelligible ce qui mérite vraiment d'être dit dans la sphère publique.

◆ ◆ ◆

De la retenue, de la réserve, Alexandre Jardin n'en a pas beaucoup pour sa part. Du moins veut-il bien le laisser croire. Il ne ferait pas de quartier envers ses proches, tout à la différence de son père, Pascal, romancier et scénariste, qui écrivit en 1978 un livre à la gloire de son géniteur, Jean, lequel est aujourd'hui descendu en flammes par le petit-fils.

Après des années de mièvreries — longues séances de jardinage littéraire sur le thème du bel amour, du tendre amour —, l'assassinat des membres de la famille à coup de stylo semble aujourd'hui être devenu le nouveau fonds de commerce d'Alexandre Jardin. Dans *Le Roman des Jardins* (2005), il se payait déjà une virée assassine de conquérant des platebandes familiales. Le voilà désormais qui, pour nourrir sa dent creuse de romancier à succès, rongé la dépouille du grand-père.

L'histoire de ce nouveau livre, *Des gens très bien*, est déjà connue. Les médias, toujours avides de livres essentiels, se sont fait une joie de le relayer à qui mieux mieux. Résumons: le grand-père, Jean Jardin (1904-1976), était un collaborateur, une ordure, un salaud. À cette époque terrible où la France se trouvait sous la botte nazie, il était chef de cabinet de Pierre Laval, principal maître d'œuvre de la collaboration avec le régime d'Hitler. Par cette association funeste, le grand-père se retrouve responsable de la mort de milliers de Juifs. La honte de la fa-

mille, quoi, une honte recouverte dans l'après-guerre d'un voile de pudeur nécessaire à la poursuite d'une vie familiale heureuse où le grand-père se reconvertit en financier pour caisses de partis politiques. Voilà l'essentiel *Des gens très bien*, un roman hélas aussi naïf que ceux du Jardin de l'époque amour-amour-toujours-toujours.

Au chapitre de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, du racisme qui la génère, de la petitesse des bureaucrates qui la structurent, on n'apprend rien dans le livre de Jardin. À ce compte, le *Portrait de Lorenzaccio en milicien* d'Antoine Billot, histoire de l'attirance d'un homme pour le fascisme autant que pour la débâche, apparaît beaucoup plus riche. On pourrait aussi lire *Ramon* du romancier Dominique Fernandez, livre d'un autre fils de collaborateur, mais celui-là capable à l'évidence de plus de discernement, même au moment où la confusion des sentiments règne dans son cœur.

Ce sens de la mesure, Alexandre Jardin n'en montre décidément pas beaucoup. Tout en affirmant qu'il n'est pas historien — ce qui l'autorise, croit-il, à des raccourcis abracadabrants —, il se permet des attaques ridicules contre nombre de personnes qui tentent de comprendre cette période alors que lui se contente tout au plus d'amuser et d'accuser.

Sous la plume de pareil zèbre, l'attaque en règle contre sa famille offerte pour la galerie sonne au final tout aussi faux que l'amour et le romantisme à cinq sous de ses premiers livres. *Des gens très bien* montre surtout un romancier tel un véritable spécialiste de la mise en scène de lui-même, monté en permanence sur un piédestal portatif d'où il déclame des phrases en mastic pétries de bave, phrases que son éditeur s'est empressé de présenter comme s'il s'agissait de littérature.

Dans un monde où le faux se substitue sans cesse au vrai, tout simplement parce que le faux est devenu en apparence plus vrai que vrai, il ne faut pas s'étonner du vif succès de li-

brairie qu'obtient pareil babillage. Preuve, encore une fois, que notre monde qui se dit volontiers voué à la recherche de l'«authentique» ne se trouve souvent plus en mesure, en fait, d'apprécier autre chose que la surface, l'artifice et, au final, le prétendu naturel des poseurs et les bonimenteurs professionnels.

jfnadeau@ledevoir.com

## CORRESPONDANCE XI

## LETTRES RETROUVÉES

Émile Zola  
Presses de l'Université de Montréal/CNRS éditions  
Montréal/Paris, 2010, 364 pages

## PORTRAIT DE LORENZACCIO

## EN MILICIE

Antoine Billot  
Gallimard  
Paris, 2010, 189 pages

## DES GENS TRÈS BIEN

Alexandre Jardin  
Grasset  
Paris, 2010, 297 pages



PATRICK KOVARIK AFP

*Des gens très bien* est un roman hélas aussi naïf que ceux de l'Alexandre Jardin de l'époque amour-amour-toujours-toujours.

## ENFANCE

À travers ce *Paco*, Folch-Ribas aura soulevé un vrai voile d'intimité

SUITE DE LA PAGE F 1

## Protégé de Camus

Le chaos de sa propre existence fut pourtant traversé de grandes lumières. Dans le Paris d'après-guerre, Jacques Folch-Ribas a été un protégé de Camus, un abonné des cafés de Saint-Germain-des-Près où Sartre et Beauvoir tentaient de refaire le monde aux côtés des Aragon, Prévert, Picasso et compagnie.

Folch-Ribas s'était présenté à 20 ans à la revue *Combat* dirigée par Camus pour y collaborer comme journaliste et rencontra le grand écrivain en personne, qui le fit travailler. La mère de l'auteur de *L'Étranger*, femme de ménage née aux Baléares, ne parlait que catalan.

«*Quand Camus voulait entendre cette langue et sortir de son cercle, il m'appelait. C'est lui qui m'a présenté à toute la*

*bande. Avec Sartre et Simone de Beauvoir — une femme fatigante, autoritaire — je me posais toujours des questions. Ont-ils raison de tout intellectualiser, de tout juger à l'aune de la politique? Il me semblait que non. Camus, de son côté, n'était pas dans le dogme et refusait l'étiquette d'existentialiste. Ni maître, ni bourreau, ni esclave. Il possédait une grandeur d'âme, une tendresse pour l'humanité que je n'ai retrou-*

*vées nulle part ailleurs. Ni Sartre ni Simone n'aimaient les hommes.*»

## Une histoire d'amour

Dans une autre vie, Jacques Folch-Ribas émigra au Québec où il habite toujours. «*J'avais pensé d'abord m'installer en Amérique du Sud, mais je suis tombé amoureux d'une Québécoise, et la langue française m'attirait là-bas aussi. J'ai jamais cette bagarre pour la langue, les désirs d'indépendance. Ça devait me rappeler la Catalogne. Moi qui ne voulais pas me mêler de politique, j'ai été un des onze membres fondateurs du RIN.*»

Il fait partie du comité de direction de la revue *Liberté* depuis 1961 et de celui de *Vie des arts*, avouant avoir apprécié davantage les œuvres littéraires que les arts plastiques des grandes années de la Révolution tranquille. Il écrit comme critique sur les uns et les autres. Tout en poursuivant une carrière parallèle.

«*Je suis devenu architecte pour gagner ma vie et parce que je savais dessiner. Mais la littérature était ma passion.*» Treize romans donc. Premier du lot, *Le Démolisseur* fut publié en 1970. Sa plume incisive et baladeuse lui a fait camper ses actions autant en France qu'en

Espagne, au Québec qu'aux États-Unis, avec toujours cette concentration de la phrase nue, directe, sans fioritures, son obsession de la beauté, de la quête d'un absolu amoureux.

Longtemps publié à Paris chez Robert-Laffont, Jacques Folch-Ribas a été finaliste au prix Goncourt pour deux romans: *Une aurore boréale* publié en 1974 et *La Chair de Pierre* (1989), préfacé ensuite par François Nourissier. «*Dans ce dernier cas, je faisais partie des deux finalistes avec Jean Vautrin, qui l'aura remporté pour Un grand pas vers le Bon Dieu, mais j'ai pu connaître les coulisses littéraires parisiennes...*» Souvent primé chez nous, lauréat entre autres du Prix du Gouverneur général en 1989, ce Catalan québécois aura écrit sur l'art (*Les Pélicans de Géorgie*, *Le Valet de plume*), la passion (présente un peu partout, comme la nature), mais aussi sur le donjuanisme (*Homme de plaisir*), sur l'architecture, dans ce grand roman historique qu'est *La Chair de Pierre* sur la vie de Claude Baillif, premier architecte de la Nouvelle-France, ainsi que sur la vie et sur le désir qui embrase tout.

La voie autobiographique directe le rebute, mais dans Pre-

mière nocturne (1991), un retour sur les années françaises, le tourbillon de l'effervescence créatrice et intellectuelle qu'il a côtoyé dans sa jeunesse renais-

sait déjà sous sa plume. A travers ce *Paco*, il aura soulevé un vrai voile d'intimité. Pourquoi ne pas continuer dans cette veine? «*Le sujet des années d'occupation allemande en France que j'ai connues entre 12 et 16 ans serait un thème possible. Nous vivions alors au bord de la Loire et pas dans un château... Les Espagnols qui avaient fui la guerre civile se sont beaucoup impliqués dans la Résistance en France. Mais c'est une période difficile que j'ai peur d'attaquer à l'écriture. D'ailleurs, les gens s'en foutent, de la littérature!*»

Un ange passe.

Il songe à arrêter d'écrire, mais l'envie d'un nouveau roman devrait le démanger bientôt. La littérature, c'est une crampe aussi, un rêve à atteindre, un lecteur à séduire. Une lectrice, sans doute. Il préférerait.

Le Devoir

## PACO

Jacques Folch-Ribas  
Boréal  
Montréal, 2011, 152 pages

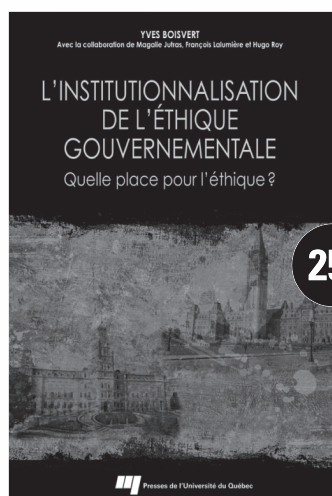
PUQ.CA

## L'INSTITUTIONNALISATION DE L'ÉTHIQUE GOUVERNEMENTALE

QUELLE PLACE POUR L'ÉTHIQUE ?

Yves Boisvert

Depuis près de vingt ans, les problèmes concernant la mauvaise utilisation de l'argent des contribuables dans le service public sont légion. L'auteur analyse les différentes démarches gouvernementales en matière d'institutionnalisation de l'éthique et s'interroge sur leur efficacité.



216 pages

Presses de l'Université du Québec

## Vivre jusqu'au bout. À quel prix? Réflexions sur l'euthanasie

Mardi 8 février 19 h 30

Avec

Marcel Boisvert, md

Co-auteur de *Être ou ne plus être. Débat sur l'euthanasie*, Les Éditions Voix parallèles, 2010.

Membre du Comité d'éthique médicale de l'Association québécoise pour le droit de mourir dans la dignité

Jacques Sylvestre, op

théologien

Patrick Vinay, md

Auteur de *Ombres et lumières sur la fin de vie*, Médiaspaul 2010

Animation: Danielle Laudy, PhD

Coordonnatrice de la Formation éthique à la Faculté de Médecine (UDM)

Beaucoup plus qu'une librairie!

Salle de conférences et café-resto

2653 Masson, Montréal, Qc

514 849-3585

Réservation obligatoire: 514-849-3585

Contribution suggérée de 7 \$



## LITTÉRATURE

Une tendance

## Plus que jamais, des sagas et des romans historiques

Les romans historiques et les sagas de toutes sortes continuent d'avoir la cote au Québec. Cette saison, on trouve des noms connus qui ont déjà bien des lecteurs assidus: Jean-Pierre Charland, Michel David, Denis Monette, Louise Tremblay-D'Essiambre... Mais on trouve aussi des auteurs qu'on n'associe pas d'emblée au genre, comme Jocelyne Saucier et Paule Noyart.

DANIELLE LAURIN

Chez Hurtubise, plusieurs titres au programme. À commencer ces jours-ci, par le tome 3 des *Folles Années*, de Jean-Pierre Charland, de Jean-Pierre Charland. Il faudra attendre quelques mois pour connaître le dénouement de cette saga historique qui se passe au Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle: le quatrième et dernier volet paraîtra en juin.

D'ici là, le même éditeur nous aura offert un roman post-humain de l'auteur de *best-sellers* Michel David. «*Prématurément décédé en août 2010, il nous a heureusement laissé plusieurs livres qui seront publiés au fil des prochaines années*», précise Hurtubise. Résultat: le premier volume d'une saga intitulée *Au bord de la rivière*, à paraître en mai. Où l'on assiste à la création d'un petit village sur les bords de la rivière Nicolet, au XX<sup>e</sup> siècle.

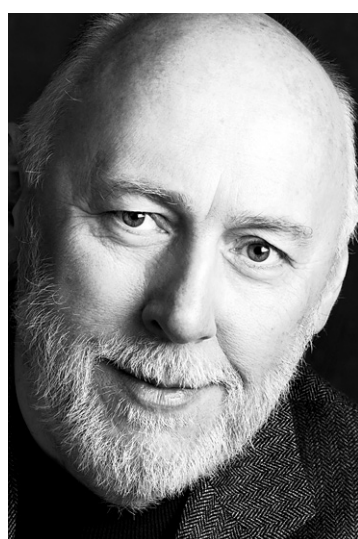
Mais d'abord, toujours chez Hurtubise: deuxième tome de la saga familiale *Les Enfants de Roches-Noires*, signée Anne-Michèle Lévesque. Qui nous transporte dans un petit village près de Rimouski, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Aussi: quatrième et dernier volet de *La Force de vivre*, de Michel Langlois. Autre suite attendue: *L'Étoffe du juste*, tome 3, d'Hervé Gagnon.

Chez Libre Expression, Marcel Lefebvre, parolier de Jean Lapointe, de Ginette Reno, de Roch Voisine et de Diane Dufresne, fait paraître en avril *Les Amants de 1837*. Une histoire de triangle amoureux, sur fond de rébellion au Bas-Canada. La même maison publie dans les prochains jours, en traduction, le deuxième volet de *L'Écho des cœurs lointains*. Où la très populaire romancière étatsunienne Diana Gabaldon nous fait revivre à sa façon la Révolution américaine.

Guy St-Jean éditeur propose plusieurs nouveautés. D'abord, le dernier volume de la tétralogie *Les Quatre Saisons*, de Luc Desilets. Puis, des suites signées Normand Cliche, Jean Louis Fleury, Sophie-Julie Painchaud. À surveiller en avril: *Mémoires d'un quartier*, tome 8, de la très prolifique Louise Tremblay-D'Essiambre.

De Radisson à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle

Dans le genre polar historique, c'est en mars que l'ingénieur Jacques Côté revient chez Alire avec *Les Cahiers noirs de l'aliéniste, prise deux*. Où l'on retrouve le futur pionnier de la médecine légale au Québec, Georges Villeneuve, sur fond de rébellion puis de possession et d'humiliation subies par les Indiens du



© MARTINE DOYON  
Jean-Pierre Charland publie le tome 3 des *Folles Années*.



Nord-Ouest canadien, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

On retourne à l'époque de la Nouvelle-France avec *Les Aventures de Radisson*, qui marque le début d'une série créée par l'historien-romancier Martin Fournier, chez Septentrion.

Dans *1807, l'abîme des deux Charlottes*, publié à La Gaspésie, Johanne Pothier, native de Trois-Rivières, fait revivre des personnages ayant réellement joué un rôle dans l'histoire de cette région.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle inspire plusieurs romans. Serge Gauthier situe dans Charlevoix l'action de son *Chemin de fer dans la lune* (éditions Trois-Pistoles). Jocelyne Saucier, finaliste au Prix du Gouverneur général et au prix Ringuelet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman précédent, nous remémore, dans *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ), les grands feux qui ont ravagé le nord de l'Ontario au commencement du siècle dernier.

La vie d'un religieux alcoolique, scandaleux, qui a sévi au cours des années 1930 dans un village de la Gaspésie, est au centre du roman d'Odette Mainville, *Le Curé d'Anjou* (Fides). Dans *La Nuit d'Ostende* (Leméac), qui s'étend de 1912 à 1945, l'électrique Paule Noyart, née en Belgique et établie au Québec depuis des années, s'attarde aux destins croisés de trois femmes du même sang, issues de la petite bourgeoisie de Bruxelles.

Autre saga familiale qui se situe à peu près à la même époque: celle de l'auteur à succès Denis Monette, *Le Jardin du docteur des aillètes* (Logiques). Dans le même registre, mais plus près de nous dans le temps, Nadia Lakhdari King publie le dernier tome de sa trilogie *Éléonore* (éditions Goélette).

Si l'histoire de l'Écosse vous intéresse, Valérie Langlois raconte dans *Culloden* (VLB) les hauts et les bas d'un groupe de Highlanders qui ont survécu après leur défaite devant les forces britanniques en 1746.

Si vous voulez plonger dans l'histoire politique d'Haïti par le biais de la fiction, l'historien, écrivain et journaliste de Port-au-Prince Michel Soukar publie chez nous *Cora Geyfrard* (Mémoire d'ancier), du nom de la fille du président Fabre Geyfrard (1806-1878), morte assassinée.

Enfin, plusieurs romans historiques québécois seront bientôt réédités chez Typo. Entre autres: *Le Clan de Mallaig*, tome 3, de Diane Lacombe; *La Fille du cardinal*, tome 3, de Nadine Grelet; *Le Testament de la cordonnère*, de Pauline Gill; *Lili Klondike*, tomes 1, 2 et 3, de Mylène Gilbert-Dumas.

Collaboratrice du Devoir

## Surprenante et captivante Lise Dion

D'abord, la surprise. Un livre de Lise Dion? Lise Dion, l'humoriste?

On connaît sa fougue, sa drôlerie sur scène. D'accord. Enchaînement de gags, sarcasmes bien sentis, autodérision en rafale: elle excelle dans son domaine. Mais Lise Dion écrivaine?

La surprise va en s'accroissant quand on constate la tonalité grave de son récit. Récit tragique, oui. Qui tient en quelque deux cents pages. Qui captive, bouleverse.

C'est elle qui parle au début. L'impression qu'elle se confie à nous, simplement, sans artifice. Ça coule de source, on y croit, tout de suite, on est là, complètement.

On est là avec elle, tandis qu'elle débarque en catastrophe chez sa vieille mère dont elle est sans nouvelles. Elle craint le pire, et elle a bien raison. Le pire est arrivé: sa maman est morte. Depuis deux jours.

*J'ai été envahie par un immense sentiment de culpabilité. Et ce sentiment m'habite encore aujourd'hui.* On la comprend, on sympathise, on compatit.

Et puis, à moins d'avoir été privé toute sa vie de l'affection d'une mère, comment ne pas se reconnaître, se projeter dans ce qui suit: *Je me demandais comment je ferais pour vivre sans elle. Même si j'avais trente-sept ans, j'étais encore son enfant, une enfant qui venait soudainement de perdre la sécurité, le réconfort*

et l'écoute de sa mère adorée.»

Elle a beau être elle-même mère de deux enfants, c'est la complainte du plus jamais qui prend le relais. *«Il n'y aurait plus jamais personne pour me regarder comme si j'étais encore une petite fille en me disant: "Enfant, tu étais comme ceci. Tu adorais faire cela, ton père et moi t'aimions tellement, etc." Je ne pourrais plus jamais me réfugier chez elle.»*

Quelques précisions suivront, sur le fait que sa mère n'était pas sa vraie mère, sur le contexte de son adoption, à sept mois. Sur le genre de mère qu'elle a eue, aussi: veuve

trop tôt, faisant des ménages et de la couture pour joindre les deux bouts. Tigresse à ses heures, prête à tout pour le bien-être de sa fille.

## Une clé

C'est toujours Lise Dion qui raconte, tandis qu'elle farfouille, dévastée, dans les affaires de la défunte: il faut «vider» l'appartement. Le lendemain des funérailles. Qui d'autre que sa fille unique pour faire le sale boulot?

Dans la chambre, un coffre. Un gros coffre bleu, auquel elle n'a jamais eu accès. *«Le mystérieux, l'insondable coffre bleu qui m'a intriguée durant toute mon enfance, parce qu'il était toujours fermé à clé. Il était interdit de l'ouvrir, sous peine de punition grave.»*

Et voilà, elle a la clé maintenant, elle n'a plus besoin de permission, elle ouvre le fa-

meux coffre. C'est la consternation. Ce qu'elle découvre est au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

C'est le véritable point de départ du livre. Désormais, ce ne sera plus Lise Dion qu'on entendra. C'est sa mère. Par l'entremise de ses carnets intimes.

Le ton change complètement. Subterfuge littéraire? Ça fonctionne, en tout cas. On bascule soudain dans un autre monde. Dans la vie d'une femme qui a connu l'enfer. *Le Secret du coffre bleu* nous transporte en Allemagne, dans les camps nazis.

Mais d'abord, Armande — c'est son nom — raconte son enfance de misère au Saguenay. Sa mère morte trop tôt, l'orphelinat qui a suivi. La vie au quotidien auprès des religieuses, le manque d'affection, les petits lits en fer-blanc bien alignés dans le dortoir trop froid.

Puis, comme unique porte de sortie, le noviciat. Qu'elle fera dans une communauté de religieuses établie en Bretagne. Quand la guerre éclate, c'est là qu'elle se trouve.

Elle sera bientôt arrêtée, du simple fait qu'elle est un sujet britannique. Elle finira par aboutir dans un camp de travail allemand, où elle sera enfermée pendant quatre ans.

Dans le menu détail, Armande décrit ses conditions de détention. La faim, bien sûr, le manque d'hygiène. L'incertitude constante devant ce qui l'attend. Les humiliations, la déshumanisation.

La peur, aussi. Peur de ne pas sortir de là vivante. Sur tout, ne pas tomber malade: celles qui partent pour l'infirmerie n'en reviennent pas, pour la plupart.

Et puis il y a ces jeux cruels inventés par les soldats. *«Ils déposaient le nom des prisonnières dans le casque d'un soldat et celle dont le nom était tiré était fusillée sur-le-champ, devant toutes les autres. Nous avions baptisé ce jeu abominable la "Loterie de la mort". Elle avait lieu une fois par mois.»*

On a beau avoir lu, entendu beaucoup de choses, déjà, sur les camps nazis, le fait de s'en-



foncer jour après jour dans l'horreur avec Armande nous trouble au plus haut point. Ce qu'elle ressent, ce qu'elle voit, on le ressent aussi, on le vit.

On la suivra ensuite à sa sortie du camp, on la verra revenir au Canada, commencer une nouvelle vie. On gardera en mémoire l'image d'une femme à jamais meurtrie, secrète. Mais combative, assoiffée de vie, avide d'aimer et d'être aimée.

Saisissants, ces carnets supposément écrits par Armande. Il y a du souffle, de la profondeur. Il y a bien quelques longueurs, des répétitions. De la lourdeur, parfois, dans les dialogues. Mais ce n'est pas l'important, il faut vraiment chercher la bête noire à tout prix.

Et puis, si on prend au mot *Le Secret du coffre bleu*, cette survivante des camps n'aurait eu aucune ambition littéraire, elle voulait témoigner, c'est tout. C'est ce dont sa fille, derrière, parvient à nous convaincre.

Étonnante, Lise Dion. Astucieuse. Très forte dans sa façon de procéder pour rendre hommage à la mémoire de sa mère, pour faire en sorte que *«jamais on n'oublie»*.

## LE SECRET DU COFFRE BLEU

Lise Dion  
Libre Expression  
Montréal, 2011, 208 pages.



Lise Dion, l'humoriste devenue écrivaine

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 24 au 30 janvier 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N <sup>o</sup> DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	Le secret du coffre bleu / Lise Dion / Libre Expression	-/1
2	Revenir de loin / Marie Laberge / Boreéal	1/14
3	Ru / Kim Thúy / Libre Expression	3/11
4	En plein cœur. Armand Gamache enquête / Louise Penny / Flammarion Qc	2/3
5	Contre Dieu / Patrick Senécal / Coups de tête	4/13
6	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement / Michel David / Hurtubise	6/12
7	Sous la glace / Louise Penny / Flammarion Qc	5/3
8	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours / Michel David / Hurtubise	7/12
9	Mémoires d'un quartier • Tome 7 Marcel / Louise Tremblay-D'Essiambre / Guy Saint-Jean	8/4
10	La force de vivre • Tome 1 Les rêves d'Edmond et Émilie / Michel Langlois / Hurtubise	10/14
<b>Romans étrangers</b>		
1	Marina / Carlos Ruiz Zafón / Robert Laffont	1/2
2	Des gens très bien / Alexandre Jardin / Grasset	3/2
3	La chute des géants • Tome 1 Le siècle / Ken Follet / Robert Laffont	2/18
4	Bons baisers du tueur / James Patterson / Liza Marklund / Archipel	4/2
5	Les imperfectionnistes / Tom Rachman / Grasset	6/2
6	La cherche-bonheur / Michael Zadoorian / Fleuve noir	-/1
7	Le porte-bonheur / Nicholas Sparks / Michel Lafon	5/6
8	L'os manquant / Kathy Reichs / Robert Laffont	7/3
9	Chroniques de Ford County / John Grisham / Laffont	8/4
10	Le danger dans la peau. La sanction de Bourne / Eric van Lustbader / Grasset	9/12

<b>Essais québécois</b>		
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec / André Cédilot / André Noël / Homme	1/14
2	Génération idéaliste / Sébastien Filteau / Intouchables	10/2
3	Hierarchies / Louis Godbout / Liber	-/1
4	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre pour... / Richard Béliveau / Denis Gingras / Trécarré	3/18
5	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille / Tristan Demers / Hurtubise	2/15
6	Landéty. Le cancer de l'âme / Louise Reik / JCL	6/22
7	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des... / Michelle Blanc / Nadia Seralocca / Logiques	8/2
8	La révolution des gaz de schiste / Normand Mousseau / Multimondes	-/1
9	Is se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants / Roméo Dallaire / Libre Expression	5/14
10	Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution... / Christian Nadeau / Boreéal	-/1

<b>Essais étrangers</b>		
1	Indignez-vous! / Stéphane Hessel / Indigène	-/1
2	Faire confiance à la vie / Hans Kling / Seuil	1/3
3	La dernière utopie. Menaces sur l'universalisme / Caroline Fournet / Grasset	-/1
4	Le visage de Dieu / Igor Bogdanov / Grichka Bogdanov / Grasset	10/22
5	Pourquoi lire? / Charles Dantzig / Grasset	4/5
6	Apostrophe au Crapuscule. Pour une psychanalyse non freudienne / Michel Onfray / Grasset	2/2
7	Trop vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme / Jean-Louis Servan-Schreiber / Albin Michel	-/1
8	La révolution de l'amour. Pour une spiritualité laïque / Luc Ferry / Plon	-/1
9	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre / Naomi Klein / Actes Sud	6/8
10	Éloge des frontières / Régis Debray / Gallimard	3/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 148 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## «Lecture absolument fascinante»

MICHEL DESAUTELES, Radio-Canada

Premier ouvrage de synthèse à paraître en français sur le judaïsme montréalais, *Les Communautés juives de Montréal* fait appel aux connaissances de plusieurs chercheurs réunis sous la direction de Pierre Antel et d'Ira Robinson. Rédigé en des termes clairs et accessibles, le livre cerne un parcours culturel et religieux à nul autre pareil en terre québécoise, et qui n'a pas fini de surprendre.

AUSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF FEUILLETAGE EN LIGNE: 3077

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

**Olivieri**  
librairie • bistro

Au cœur de la littérature

Jeudi 10 février  
19 h 00

Une présentation de l'Espace du livre francophone et d'Olivieri, avec l'aide précieuse du Consul général de France à Montréal et de Flammarion. Avec le soutien de la Table ronde du MHN, de la Ville de Montréal, de la Sodac, du Conseil des arts du Canada et de Patrimoine Canada. Merci!

Entrée libre / réservation obligatoire

RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**Fatou Diome**  
Invitée spéciale du Mois de l'Histoire des Noirs

**Causerie**  
AVEC FATOU DIOME  
Romancière née au Sénégal, elle a publié récemment *Celles qui attendent* chez Flammarion; dans un style enlevé, elle s'intéresse particulièrement aux femmes africaines et à l'immigration des jeunes.

Animée par  
FRANÇOISE NAUDILLON.

## LITTÉRATURE

## Serge d'entre les morts

Dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, livre brûlant et splendide, Victor Serge montre la quasi-impossibilité de survivre dans la justice et la justesse de la cause à laquelle on croit.



LOUIS HAMELIN

« **J'** ai constaté que l'écrivain ne peut exister, dans les sociétés modernes en décomposition, qu'en s'adaptant à des intérêts qui limitent forcément ses horizons et mutilent sa sincérité. J'ai constaté, en survivant par hasard à trois générations d'hommes vaillants — même dans l'erreur — auxquels je fus profondément lié et dont la mémoire me reste chère, une autre quasi-impossibilité de vivre quand on se donne entièrement à une cause que l'on croit juste, en d'autres termes quand on se refuse à dissocier la pensée de l'activité quotidienne. »

Toute la vie de Victor Serge, mort pratiquement loqueteux à Mexico en 1947 (« [...] des semelles percées, un complet élimé, une chemise d'ourier », a décrit le camarade qui le récupère à la morgue, et « [...] une bande de toile fermait cette bouche que toutes les tyrannies du siècle n'avaient pu fermer »), semble tenir dans cette quasi-impossibilité de vivre, lui appartenir comme à sa seule vraie patrie. Une vie quasi impossible, mais pourquoi ?

C'est que Victor Serge illustre par son existence même, vécue dans le feu de forge de l'histoire, le phénomène qu'un Camus est parvenu à cerner en lisant et en philosophant : si la révolte est naturelle et nécessaire au cœur de l'homme, une révolution juste demeure une impossibilité. La révolte organisée conduit au meurtre organisé, une tyrannie remplace une tyrannie, la révolution victorieuse, parvenue au pouvoir, devient une tragédie grecque : tout le monde meurt avant la fin.

Tragédie logique pour une situation sans issue : la révolution est mouvement, si elle cesse d'aller de l'avant, elle tombe. Le pouvoir, au contraire, est tout entier tendu vers sa propre conservation et c'est même sa loi suprême. L'histoire s'est beaucoup penchée sur les grands hommes, les chefs, les César, rarement sur la nature du pouvoir lui-même. Il nous manque une science du pouvoir, lequel vise toujours à se survivre et dont la réalité a plus à voir avec la biologie qu'avec l'éthique. La figure du singe dominant est peut-être primaire, elle n'en éclaire pas moins les chemins de la puissance et le visage du monde. Et la réalité biologique du pouvoir s'oppose donc à l'idéalisme révolutionnaire comme n'importe quel élément statique à un élément dynamique. La structure triomphante de l'homme, et dans tout jeune rebelle dort un potentat potentiel. Le divorce entre Castro et le Che est emblématique : gouverner ou lutter, il faut choisir. Le pouvoir est contre-révolutionnaire dans son essence même.

## Survivre dans la justice ?

Camus, on le sait, refusait de tuer un seul homme pour libérer l'homme, fût-ce par procuration (par consentement implicite), en fermant les yeux. Dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, 1905-1945, livre brûlant et splendide, Victor Serge écrit : « Les jeunes révoltés français et belges de mes vingt ans ont tous succombé ; mes camarades syndicalistes de Barcelone 1917 ont presque tous été massacrés ; mes camarades et mes amis de la Révolution russe ont vraisemblablement tous péri — sans exception, sauf miracle... Tous furent courageux, tous se cherchèrent une règle de vie plus haute et plus juste que celle de la soumission... »

Cette quasi-impossibilité de survivre dans la justice et la justesse de la cause à laquelle Serge fait allusion, c'est donc l'impossibilité de la révolution elle-même, vécue au niveau de l'homme, dans sa chair passionnée et transitoire d'acteur d'un vingtième siècle de toutes les contradictions de l'espèce humaine et de tous les drames de la conscience, acteur du cœur de l'action doublé d'un superbe

écrivain. Qui, debout et droit au milieu des charniers, là où la lueur de départ de la balle de revolver dans la nuque semble la seule lumière au bout du tunnel, raconte la longue et vaste et incroyable massacrologie dont il a réchappé, en véritable écrivain plutôt que simple militant, sans avoir jamais abdicé sa souveraine liberté de ressentir et de penser devant le despotisme de la machine pro-totalitaire stalinienne, aux innombrables suppôts intellectuels, du plus rampant (Aragon) au plus lyrique (Neruda). Et sans pour autant retourner sa veste par calcul capitulaire devant le dieu Capital et le monde-comme-il-est, tels nos petits trotskistes des années 70, ni s'excuser de continuer de croire ce qu'il croit. Improbable survivant dans un monde où un coup de pic à glace est si vite arrivé, Victor Serge est cet oiseau doublement rare : un opposant à Staline qui a réussi à dépasser de mort (pour autant qu'on le sache...) naturelle, et un pourfendeur du Goulag quinze ans avant Soljenitsyne.

Son œuvre dénonciatrice n'a pourtant pas connu la fortune nobélisée de l'autre et fait figure de grande oubliée de la littérature anti-totalitaire, bien loin du podium où trônent les Orwell, Camus et Koestler. Susan Sontag, dans sa postface à *L'Affaire Toulaév* (le roman des grandes purges staliniennes, inspiré par l'assassinat de Kirov et les procès de

Moscou, d'une ambition proprement dostoïevskienne), suggère que le cosmopolitisme forcé de Serge, né russe en Belgique de parents exilés politiques, puis fréquentant les anars en France et à Barcelone avant de rejoindre la révolution des Soviets, de monter en grade à Petrograd, de rôder à Vienne et à Berlin comme agent de la Troisième Internationale, de participer à l'Opposition de gauche avec le *who's who* des futurs fusillés et de finir misérable au pays des Aztèques après être allé respirer le bon air sibérien, pourrait avoir joué contre sa réputation en empêchant la récupération de son œuvre (écrite entièrement en français) par une quelconque littérature nationale. Maudit pour cause d'internationalisme littéraire, en quelque sorte. Pourtant, si l'on pense à Koestler, aucun corpus national ne surgit d'emblée à l'esprit...

Il y a cette différence importante : Orwell et Koestler n'ont trempé que dans la guerre d'Espagne, ce qui leur laisse les mains raisonnablement propres. Pour sa part, Victor Serge, il faut bien le dire, a pratiquement tiré le diable en personne par la barbichette : ses portraits du camarade Lénine dans les *Mémoires* sont d'une extraordinaire vivacité. Quelle plume ! Pour le meilleur, le pire et l'encore pire d'une Terreur qui s'est étendue sur le sixième du monde habité, Serge est, devant l'histoire, le témoin privilégié et irremplaçable de ces « trois générations d'hommes vaillants — même dans l'erreur » qui furent, à l'aube des lendemains qui chantent, les combattants de la révolution d'Octobre puis, masse humaine après masse humaine de vieux grognards, de fidèles apparatchiks et héros de la première heure, pour boucler l'implacable boucle, les victimes de sa Grande Faucille.

« J'avoue que le sentiment d'avoir tant de morts derrière moi, et dont beaucoup valaient mieux que moi par l'énergie, les capacités, la formation historique, m'a souvent accablé... » Ce que la postérité, en notre ère de sensiblerie généralisée, post-Cahiers noirs du communisme, pourrait avoir le plus de mal à pardonner à Serge, c'est cette fidélité, non aux idées et à leur mortelle dérive vers la barbarie technique et la boucherie statistique, mais à des hommes qui s'appelèrent camarades et dont sa mémoire est le cimetière diversement fleuri. Méconnue, l'œuvre de Serge est présentement rééditée chez Lux éditeur. Les bonnes raisons de la lire ne manquent pas. « *Le totalitarisme*, écrit-il, *n'a pas d'ennemi plus dangereux que le sens critique; il s'acharne à l'exterminer.* » C'est une manie.

chouette.lou@gmail.com

## MÉMOIRES D'UN RÉVOLUTIONNAIRE, 1905-1945

Victor Serge  
Lux  
Montréal, 2010, 653 pages

## L'AFFAIRE TOULAËV

Victor Serge  
Lux  
Montréal, 2010, 502 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Besoin d'absolu

Besoin de rêveurs, d'idéalistes et d'utopistes, même si les idéaux ne sont toujours qu'à la mesure des hommes, donc possiblement abandonnés ou trahis. C'est le point de départ et d'arrivée de *Leslie Muller ou le principe d'incertitude*, le troisième roman de Lynn Diamond.

## SUZANNE GIGUÈRE

Pour synthétiser, disons que ce roman dense, foisonnant, décrit de façon compartimentée la vie d'un groupe de militants désireux de changer le monde de toute urgence. Ils rejoignent une brigade d'internationalistes en Amérique centrale pour apporter leur soutien à la révolution sandiniste au début des années 80.

Vingt ans plus tard, ces hommes et ces femmes se re-croisent épisodiquement à Montréal, à Mexico, à Paris, à New York. Parmi eux, on retrouve Leslie, la narratrice, Josua, un ancien du Vietnam, Anna, anthropologue, Max, professeur de psychologie et « médecin de l'âme », Tammy, réalisatrice de documentaires sur le tiers-monde, Lili, écrivaine, Minnie, née d'une mère porteuise, et Harry, loup solitaire. Nous suivons

leurs histoires affectives et sociales entrecoupées de confidences et de pauses. Le roman se fait l'écho de leurs réflexions et de leurs visions sur la vie, l'amour, la solitude, la jalousie, la dépression, la folie, la mort.

La recherche d'un sens à leur vie au moment où leurs convictions vacillent (« nous ne sommes que des enfants fragiles, vulnérables et inquiets ») entre en résonance avec la crise que connaît la narratrice sur le plan personnel. Crise d'autant plus douloureuse qu'on sent percer l'échec amoureux. Nous assistons à l'effondrement et à l'émiettement de sa personnalité, puis à sa reconstruction : « Je sentis que j'avais le droit de vivre sans tourments. »

Rien à redire sur le style travaillé de l'auteure. L'œuvre est riche en observations philosophiques, fines et sensibles sur la condition humaine. La ro-



SOURCE TRIPTYQUE

Lynn Diamond publie son troisième roman chez Triptyque.

mancière analyse avec acuité les rapports entre les hommes et les femmes — touchants histoires d'amour que celles de Leslie et Josua, Max et Anna — et dresse un portrait précis des préoccupations de notre époque, de ses enjeux idéologiques, sociaux et politiques.

En revanche, la narration a de quoi perdre le lecteur dans la mesure où la structure est complexe et éclatée, et le récit, truffé de références aux romans *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, *Le vieux qui lisait des romans d'amour* de Luis Sepulveda et *Le Loup des*

*steppes* de Hermann Hesse. Le rythme narratif est pour le moins déstabilisant pour ce qui s'annonçait comme une œuvre de pure réflexion sur le besoin d'absolu. On referme le roman avec la sensation d'un trop-plein. D'un éparpillement.

Collaboratrice du Devoir

## LESLIE MULLER OU LE PRINCIPE D'INCERTITUDE

Lynn Diamond  
Triptyque  
Montréal, 2011, 206 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Galerie de portraits

## CHRISTIAN DESMEULES

« Chaque existence est un problème insoluble. » La phrase résume plutôt bien la méthode et les intentions du premier roman de Dominique Robert, déjà poète et nouvelliste (*Pluie heureuse*, *Jours sans peur*). *Chambre d'amis* nous convie à une exploration éclatée des solitudes humaines.

Mais regardons de plus près.

En entrant dans la galerie qui accueille une exposition de photos, sur le mur gauche, on (c'est-à-dire le lecteur) tombe sur une série de petits formats en noir et blanc. On y voit « *Fanny allongée pour une sieste* (octobre 2008) ». Sur le mur du fond, quelques grands formats en couleur et des portraits qui se veulent autant d'hommages à de grands noms de la photographie contemporaine (Duane Michals, Diane Arbus, Lynne Cohen).

À partir d'une fraction de seconde, d'un instant de vie immobilisé sur pellicule, Dominique Robert décompose toute une virtualité pour les besoins de sa fiction. D'autres instants viennent se superposer pour lui donner une densité particulière faite de passé, de présent, de futur.

On le sait : il y a plus dans une image (et dans un livre) que ce qui nous est donné à voir. Il y a tout ce que l'on y met soi-même en la regardant. C'est aussi le travail préliminaire et fondateur de l'écrivain, en quelque sorte, que de voir au-delà des apparences et de déployer l'éventail des possibles.

La plupart des personnages de ces photographies, et de son roman fragmenté, se fréquentent ou se croisent sans se connaître. Scènes de nuit dans un bar du centre-ville de Montréal (le Night) où semblent converger tous les personnages du roman — une sorte de point de fuite. La plupart bouillonnent de solitude, traversée de tensions érotiques, parfois éclairée d'un court flash de bonheur à deux.

On y croise Juliette, une jeune artiste photographe qui ne se sent exister qu'à travers le regard des autres (et dont, on le comprend assez vite, ce sont les photographies qui servent de canevas à *Chambre d'amis*). Isa, prof de français au collégial qui a un faible pour les hommes plus jeunes qu'elle, à peine sortis de l'adolescence, insa-



SOURCE LES HERBES ROUGES

Dominique Robert

tiabiles et inconstants. Francis, amant d'Isa, puis de Juliette. Un couple adultère. Minh, une jeune Asiatique apprentie coiffeuse, un peu prostituée, débordée de colère envers une mère alcoolique qu'elle préférerait savoir morte.

Catherine, enfin, une « obscure » écrivaine qui trouve à nouveau l'inspiration en mettant les pieds dans la galerie d'art branchée de Notre-Dame-de-Grâce, où l'on présente l'exposition photographique de Juliette — l'alter ego officiel, si on veut. C'est le véritable point de départ du roman, celui où l'écrivaine est « atteinte par une détresse semblable à la sienne, par un regard trop franc pour être distraitement rencontré, par les projectiles de la réalité même. »

Dominique Robert accumule les phrases courtes, descriptives, qui s'empilent simplement les unes sur les autres pour créer du sens. Au moyen d'une forme presque clinique, mimant l'objectivité (illusoire) d'une lentille, l'écrivaine pose un regard désenchanté, mais vigilant, sur une humanité vibrante qui ne connaît heureusement pas toute l'ampleur de son désarroi et de sa solitude.

Le doute accroché au cœur, les personnages morcelés auxquels Dominique Robert insufflé la vie se demandent tous comment il faut vivre. Et tous à travers elle, heureusement, ne répondent pas à la question.

Collaborateur du Devoir

## CHAMBRE D'AMIS

Dominique Robert  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2011, 170 pages

**Olivieri**  
librairie • bistro

Au cœur de la société

Lundi 7 février  
19 h 00

Première causerie d'une série organisée par l'Observatoire du cinéma au Québec. L'OCQ s'intéresse au cinéma québécois et à tout ce qui le touche. Une de ses missions est de contribuer à son rayonnement par le biais notamment de cette série. À suivre!

Entrée libre / réservation obligatoire

RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

QUELLE EST LA PORTÉE SOCIALE DU DOCUMENTAIRE AU QUÉBEC ?

**Causerie**

*Le documentaire dans la cité : expérimentations sociales à l'ONF*

AVEC  
**MARION FROGER**  
UdeM; *Le cinéma à l'épreuve de la communauté : le cinéma francophone de l'ONF 1960-1985* (PUM, 2009).

**THOMAS WAUGH**  
Concordia; *Challenge for Change : Activist Documentary at the National Film Board of Canada* (MQUP, 2010).

**WILIAM STRAW**  
McGill ; Directeur du Dép. Histoire de l'Art et des études en Communications.

ANIMATRICE  
**MICHÈLE GARNEAU**  
UdeM; *Traversées de Pierre Perrault* (Fides, 2009).

la grosse femme d'à côté est partie  
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL  
514-523-6389

## LIVRES

POLAR

John Harvey,  
traité de sociologie pratique

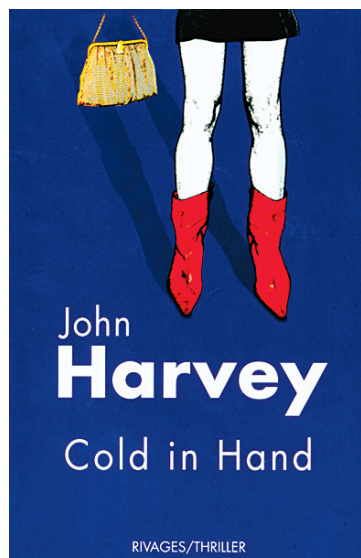
Depuis longtemps, John Harvey est considéré comme l'un des maîtres du polar anglais contemporain avec les PD James, Ruth Randell, Ian Rankin et autres Elisabeth Georges. Pas étonnant que le terreau soit si fertile quand on compte des ancêtres aussi prestigieux qu'Arthur Conan Doyle et Agatha Christie.

MICHEL BÉLAIR

De Harvey, on connaît surtout ses cycles Elder et Resnick, du nom des deux enquêteurs qui l'ont rendu célèbre. Le voici avec un Charlie Resnick vieillissant aux prises avec l'assassinat d'une jeune adolescente lors d'un affrontement entre deux gangs survenu dans un quartier chaud de Nottingham, le jour de la Saint-Valentin. Pis encore: la copine de Resnick, l'inspectrice Lynn Kellogg, est blessée durant la fusillade...

Les choses vont se compliquer encore beaucoup plus lorsque le père de la jeune victime accusera la policière de s'être servie de sa fille comme bouclier. Bientôt, Resnick perdra le contrôle de l'enquête parce qu'il arrive mal à maîtriser ses émotions et ne pourra plus aider Lynn qu'en travaillant dans l'ombre. C'est là que, bien au-delà d'un drame à caractère social, il se voit confronté à une sombre histoire où se mêlent violence, trafic d'armes, prostitution... le tout sur fond de trahison, de guéguerre de pouvoir et d'une perte insurmontable.

C'est l'écriture de Harvey — et l'admirable maîtrise de son traducteur Gérard de Chergé — qui rend la chose encore plus intéressante. Sa description précise et imagée des tensions entre tous ceux qui composent la nouvelle mosaïque anglaise, l'impact aussi des vagues d'immigration successives — de l'Orient comme des anciens pays de l'Est — sur le crime organisé et ses pratiques, tout cela prend vie sous nos yeux de



façon extrêmement colorée. Une leçon de sociologie pratique chargée d'émotions vives.

On ne peut pas en dire autant de cet autre polar anglais lu durant la période des Fêtes et dont on ne parlera ici qu'en quelques lignes: *En ce sanctuaire* de Ken Bruen, pourtant paru dans la Série noire de Gallimard, n'en mérite vraiment pas plus. L'auteur met ici en scène le plus insupportable privé que l'on puisse imaginer, Jack Taylor. Irlandais et surtout alcoolique, il passe d'une autocure de désintox à l'autre après nous avoir décrit dans le détail ses excès éthyliques: passionnant. Taylor semble toujours agir à l'aveuglette, sans recul, sans intérêt, disons-le, dans une histoire qui ne lève jamais. Vous ne perdrez pas beaucoup à oublier simplement que l'on peut aussi publier des choses pareilles...

Le Devoir

## COLD IN HAND

John Harvey  
Traduit de l'anglais  
par Gérard de Chergé  
Rivages / Thriller  
Paris, 2011, 368 pages

## EN CE SANCTUAIRE

Ken Bruen  
Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Pierre Bondil  
Gallimard, «Série noire»  
Paris, 2010, 200 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## La Barcelone gothique de Zafón

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un cliché plutôt difficile à taire: la ville de Barcelone, dans les romans de Carlos Ruiz Zafón, est un personnage à part entière. C'est le cœur qui bat au creux de tous ses livres. Et *Marina*, son second roman, paru en 1999 mais sorti à nouveau il y a deux ans en Espagne dans la foulée des succès de l'auteur de *L'Ombre du vent* (Grasset, 2004) et du *Jeu de l'ange* (Robert Laffont, 2009), ne fait surtout pas exception.

C'est dire que Zafón nous convie en terrain connu: Barcelone et ses fantômes du passé, ses brumes commodes, ses gargouilles animées, le défilé des anges de pierre, les passages secrets et les villas cavernueuses. Présenté à l'origine comme un «livre pour la jeunesse», *Marina* est une histoire chaste, pas trop sanglante, campée dans un univers quasi intemporel hanté de capes noires, d'ombres griffues et d'amours tristes.

Oscar Draï, quinze ans, interne dans un pensionnat de la capitale catalane au début des années 80, cherche sans le savoir la clef de sa liberté. Sans être tout à fait orphelin, ce héros en mal de famille — trait déjà typique de tous les ro-

mans de Zafón — fait la rencontre de la jeune Marina et de son vieux père, tandem chaleureux qui habite une immense maison sans électricité au cœur sombre de la ville.

Avec le père et la fille, Oscar tissera vite une amitié complice qui le mènera, à travers l'exploration aventureuse d'une série de secrets du passé récent de Barcelone, à accomplir une trajectoire initiatique et, au sens le plus large, à amorcer un questionnement sur la vie, l'amour et la mort. Difficile d'en dire plus sans ruiner les effets de l'écrivain espagnol — et si on ne le connaît pas déjà, c'est bien entendu *L'Ombre du vent* qu'il faudra plutôt lire.

Un thriller fantastique habile mais léger, nourri des influences de *Frankenstein* et de quelques échos de Prague (à n'en plus douter ville jumelle de la Barcelone de Carlos Ruiz Zafón).

Collaborateur du Devoir

## MARINA

Carlos Ruiz Zafón  
Traduit de l'espagnol par François Maspéro  
Robert Laffont  
Paris, 2011, 304 pages

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

## Visions d'Édouard Glissant

Entre 1991 et 2009, Lise Gauvin réalisait plusieurs entretiens avec l'exceptionnel Édouard Glissant, décédé cette semaine à Paris. De ces échanges, six textes sont nés, recueillis dans *L'Imaginaire des langues*, essai qui ne lasse pas d'étonner et de surprendre. Qui s'intéresse au concept de «Relation» défini par l'écrivain et à son invention du «Tout-monde» y retrouvera de quoi penser l'avenir, non pas universel, mais total, mondial.

GUYLAINE MASSOUTRE

Cette œuvre est une trajectoire de «textes appliqués à déchiffrer les impossibles, les contradictions, les obscurités mêmes de l'Histoire», commente Lise Gauvin, revenant à son imaginaire ilien, doté d'un verbe grandiose et embrasé de générosité. En effet, l'écrivain se livre dans l'élan de l'inventivité caractéristique de la culture créole, qui a su brandir un flambeau de lumière parmi toutes les revendications de la contemporanéité.

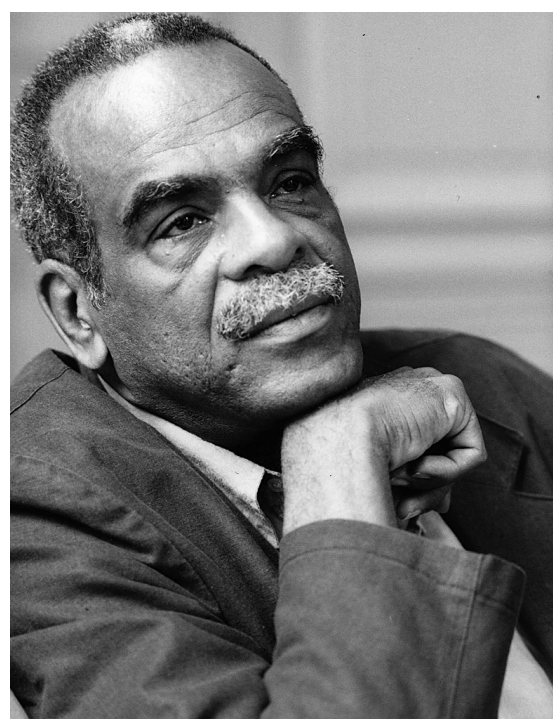
Rien de moins replié et local, vraiment, que cette poétique politique: Glissant était un penseur des unités composites et de la transformation du temps. Nul mieux que lui n'exprime le mouvement des langues, des littératures, et la richesse exponentielle de leur mise en commun, à condition qu'elles ne soient ni amalgamées ni réduites. Il sait dire les cultures, les peuples, les imaginaires autrement que par les tourments et les concurrences qui les étreignent. S'il plaide pour la solidarité, c'est qu'ainsi sera outrepassé le chaos inévitable du monde, où se déclinent les conflits de langue et de pensée.

Ces mots — certains d'il y a vingt ans — n'ont pas vieilli. Vif exemple d'une parole subversive, il réussit à penser la diversité totale, «la variance infinie des sensibilités» et la poésie, «jusqu'ici le seul art qui peut aller réellement derrière les apparences». Un de ses talents est de faire comprendre, en toute simplicité, que l'imaginaire a le plus grand des pouvoirs: celui d'investiguer à même la réalité.

## Contre les hiérarchies

Glissant s'est donc élevé en poète jusqu'à la structure des choses existantes. Parlant si bien de Faulkner, de Joyce, de Rabelais, qu'il donne envie de ressaisir de toute urgence, il pense une «continuité ouverte sur l'ailleurs», qui transcende tous les particularismes: «J'ai dû frayer à travers toutes ces épaisseurs avant de bâtir mon propre langage», explique-t-il longuement.

Porté par l'oralité de sa culture antillaise, il parle moins des écrivains que de ce que des écrivains voient: le métissage imprévisible, et l'avenir de la «multi-relation», un singulier pluriel de l'«identité-rhizome», qui est tout autre qu'une apologie des racines. «La poésie, dit-il, c'est de déchiffrer les questions, les obscurités, et de les faire revenir à la surface. [...] C'est ce que j'appelle la pensée archipélique [...] capable, pour une communauté



J. SASSIER GALLIMARD

Édouard Glissant, poète, romancier et essayiste martiniquais (1928-2011)

donnée, de rassembler ce qui lui permet d'exister dans la mondialisation.»

Si la poésie était son instrument, l'écrivain vante aussi les mérites du théâtre. La figure du déparleur — dont on sait l'importance chez Gaston Miron — y est une figure moderne du griot. Écrire, en ce sens, n'est plus construire un monde meilleur, mais ce divers de toutes les valeurs du monde. Avec Lise Gauvin, il s'épanche sur *La Cohée du Lamentin* (2005), qui réoriente les phénomènes contemporains de créolisation vers l'imaginaire des origines multiples, foisonnantes, babéliennes.

De ce relativisme utopique, comment ne pas ressentir le pacifisme nourrissant et fourmillant? Le dernier de ces entretiens, qui porte sur *Philosophie de la Relation* (2009), fait rejazzir la sève essentielle de cette œuvre ouverte, la connivence de Glissant, alors âgé de 80 ans, avec le vivant. Aux vagues imprévisibles qui balaient le monde, sa défense de l'imaginaire, avatar d'un surréalisme actuel, oppose un démenti joyeux à Chamoiseau: «Le récit va devenir un mode folklorique de l'existence des littératures. J'en suis sûr. Parce que l'avenir des littératures, c'est l'inexplicable, l'incompréhensible, l'obscur et le trop vaste, le trop lumineux...»

Collaboratrice du Devoir

## L'IMAGINAIRE DES LANGUES

ÉDOUARD GLISSANT.  
ENTRETIENS AVEC LISE GAUVIN (1991-2009)  
Gallimard  
Paris, 2010, 121 pages

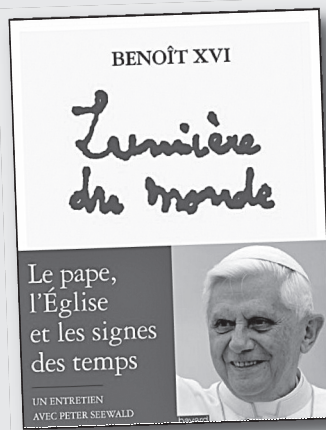
Le pape, l'Église et  
les signes des temps

Jeudi 10 février 19 h 30

Avec

Alain Crevier, animateur Second Regard, Radio-Canada  
Solange Lefebvre, titulaire de la Chaire Religion,  
culture et société (UDM)

Jean-Pierre Routy, médecin-chercheur, service d'Hématologie  
et d'Immuno-déficience (Hôpital Royal-Victoria)



Beaucoup plus qu'une librairie!  
Salle de conférences et café-resto  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de 7 \$

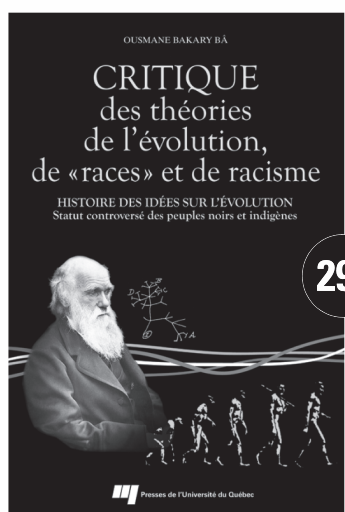
PUQ.CA

CRITIQUE DES  
THÉORIES  
DE L'ÉVOLUTION,  
DE «RACES» ET  
DE RACISME

HISTOIRE DES IDÉES SUR L'ÉVOLUTION -  
STATUT CONTROVERSÉ DES  
PEUPLES NOIRS ET INDIGÈNES

Ousmane Bakary Bâ

L'auteur propose un bilan critique de l'histoire des idées sur l'origine de la vie, centré autour de la sélection naturelle de Darwin, en se penchant plus particulièrement sur les enjeux de classes et de races qu'a fait émerger le principe de la survivance du plus apte.



29\$

146 pages

Presses  
de l'Université  
du Québec

PRIX DES LECTEURS  
RADIO-CANADA 2011

RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET

PASSIONNÉ  
DE LECTURE?

VOUS POURRIEZ DEVENIR MEMBRE DU JURY  
DU PRIX DES LECTEURS, ÉDITION 2011.

INSCRIVEZ-VOUS D'ICI LE 28 FÉVRIER À  
Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs



Antonine Maillet  
Présidente d'honneur

LE DEVOIR REC F APF Association de la presse francophone

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Le tigre communautaire est-il dégriffé ?

Pour l'éthicien Henri Lamoureux, il importe que les militants de l'action communautaire renouent avec l'élan initial du mouvement pour ne pas devenir de simples « gestionnaires de la misère humaine »



LOUIS CORNELIER

« **D'**abord considérés comme un refuge d'agitateurs excités, d'anarchistes et de marxistes, écrit l'éthicien Henri Lamoureux, les groupes communautaires sont passés graduellement au stade de laboratoires de politiques sociales, pour finalement être identifiés comme partenaires des réseaux publics et privés dans la plupart des sphères de l'activité humaine. » Ces groupes, engagés dans des domaines aussi divers que les garderies, l'hébergement pour femmes battues, les maisons de jeunes, le soutien aux personnes malades ou handicapées, la défense des prestataires de l'aide sociale, des consommateurs, des toxicomanes ou des itinérants, étaient animés par un fort désir de changement social qui bousculait l'État. Aujourd'hui, ils entretiennent avec ce dernier des rapports nettement plus pragmatiques. Faut-il voir là une saine évolution ?

Spécialiste de l'action communautaire, éthicien, militant de la gauche indépendantiste et romancier, Henri Lamoureux s'attaque à cette question dans *La Pratique de l'action communautaire autonome*. « Cet essai, annonce-t-il, vise à présenter l'évolution de ces groupes, tant sur le plan organisationnel qu'en termes éthiques et politiques. » Lamoureux souhaite que son ouvrage soit reçu comme « un acte de solidarité » avec ses compagnons de route, « malgré le choix d'une approche résolument critique ».

### Des origines chrétiennes

Les origines de l'action communautaire remontent à la période qui suit la Seconde Guerre mondiale, mais le mouvement prend principalement forme autour de 1960, avec l'élection du gouvernement libéral de Jean Lesage. Les militants de l'action catholique, appuyés par des clercs et des religieuses progressistes, se joignent alors aux militants de la gauche laïque pour opérer le passage « d'une éthique passive de la charité et de la compassion à une éthique active de la solidarité », sur fond de montée d'un nationalisme de libération.

Se développe alors, dans les quartiers populaires des villes, une action communautaire qui organise des loisirs et lutte pour l'accès à des soins de santé, à des services sociaux, au logement, à une alimentation saine et pour la protection des consommateurs. « Au nom du devoir de mémoire, écrit Lamoureux, j'affirme donc que ce soutien cléricale a influencé de façon très importante la mise en œuvre des pratiques d'action communautaire et, de façon plus générale, l'entreprise d'émancipation populaire qui s'est développée à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. »

A cette phase de modernisation et de radicalisation des pratiques de pastorale en milieu populaire succédera un axe syndical-communautaire, dans le cadre de la stratégie du deuxième front proposée par la CSN et la FTQ. Les militants des groupes communautaires apparaissent alors, aux yeux de plusieurs, comme des « révolutionnaires bien décidés à casser le système », ce qu'ils sont dans certains cas. Lamoureux, en effet, évoque l'existence d'organisations politiques radicales qui utilisent « les organismes populaires comme des relais pour la lutte des classes ». Il critique « cette dérive psychopolitique et sado-maso », mais insiste pour mentionner que la plupart de ces militants voulaient vraiment se vouer au bien commun et

que nombre d'entre eux ont poursuivi un engagement social plus sain par la suite, notamment dans le mouvement féministe, un des fleurons du militantisme des années subséquentes.

L'État a d'ailleurs fini par comprendre que les groupes d'action communautaire pouvaient lui être utiles. Il met alors en place, dans les années 1970, des programmes de création d'emplois dans ces domaines. On assiste, dans la foulée, à une certaine professionnalisation de la pratique de l'action communautaire, désormais intégrée aux politiques gouvernementales.

### Entre la reconnaissance et la récupération

La troisième phase du développement des milieux communautaires est marquée par une recherche de stabilité, qui ne va pas sans soulever quelques problèmes. Les experts y prennent de plus en plus de place, le réseau emploie 50 000 personnes et gère un budget d'un milliard de dollars. Toutefois, demande Lamoureux, « le mouvement communautaire est-il toujours un mouvement citoyen d'intérêt public ou en voie de devenir une composante du réseau public ? N'y a-t-il pas un danger, comme le formule en 2004 le Regroupement intersectoriel des organisations communautaires de Montréal, que ces groupes ne deviennent « que des producteurs de services à moindre coût qui doivent aider le réseau de la santé et des services sociaux à accomplir sa mission ? »

La lutte pour le changement social aurait-elle fait place à la seule gestion des problèmes sociaux, satisfaisant ainsi un gouvernement néolibéral qui profite de cette main-d'œuvre bon marché pour exercer « une pression à la baisse sur les conditions de travail des personnels syndiqués de l'État » et qui donne aux groupes communautaires « un rôle d'encadrement du mécontentement des citoyens qui favorise une gestion chorégraphiée de la grogne popula-

re, laquelle s'exprimera de manière plus prévisible et moins menaçante pour une paix sociale essentielle à la bonne marche des affaires ? »

Les milieux communautaires, explique Lamoureux, remplissent quatre fonctions principales: offrir des services de première ligne, réaliser des activités éducatives visant à renforcer l'autonomie des personnes, offrir un lieu de regroupement à des individus vivant des problèmes semblables afin qu'ils puissent agir ensemble et mener des activités politiques visant à faire connaître des revendications particulières dans une perspective de bien commun.

Aujourd'hui, ces groupes continuent à bien remplir leur première fonction, mais peinent souvent à mettre en œuvre le reste de leur programme, autant pour des raisons structurelles que parce qu'ils ont oublié, parfois, le sens fondamental de leur mission. « Bref, constate Lamoureux, la plupart des mouvements sociaux ne font plus peur aux exploités et aux oppresseurs. Dégriffé, le tigre ronronne, attendant que les gardiens du zoo lui jettent sa pitance. »

Les raisons de la colère, pourtant, n'ont pas disparu. Il importe donc, conclut Lamoureux, que les militants de l'action communautaire renouent avec l'élan initial du mouvement pour ne pas devenir de simples « gestionnaires de la misère humaine ».

louisco@sympatico.ca

### LA PRATIQUE DE L'ACTION COMMUNAUTAIRE AUTONOME

ORIGINE, CONTINUITÉ, RECONNAISSANCE

ET RUPTURES

Henri Lamoureux  
Presses de l'Université du Québec  
Québec, 2010, 118 pages

POLITIQUE

## Quand Chomsky s'en prend à Obama...

MICHEL LAPIERRE

En décembre dernier, Noam Chomsky soutient Julian Assange, artisan de WikiLeaks, le site Web controversé qui dévoile des secrets politiques. Rien d'étonnant à ce que l'essayiste défende cette source parallèle, lui qui reproche à la Maison-Blanche de souvent présenter, avec l'aide des médias, le point de vue présidentiel comme celui du peuple américain. Le dernier livre de Chomsky montre que Barack Obama excelle dans l'art de la tromperie...

Cet essai, *Futurs proches*, a un sous-titre, *Liberté, indépendance et impérialisme au XXI<sup>e</sup> siècle*, qui en résume bien le contenu: riche, fouillé, diversifié. L'évolution des rapports entre les États-Unis et le reste du monde, en particulier une Amérique latine tournée vers un avenir démocratique prometteur (du Venezuela de Hugo Chávez au Brésil de Lula, en passant par la Bolivie d'Evo Morales), s'y trouve exposée avec autant de lucidité que d'espoir.

Mais pourquoi Obama, ce président démocrate noir, dont l'élection « constitue, selon Chomsky, une formidable démonstration de l'impact du militantisme des années 1960 », n'est-il pas à la hauteur de la ferveur populaire qu'il a suscitée? C'est qu'un seul homme ne peut guère changer le système qui le produit. Au chapitre des relations internationales par exemple, les démocrates et les républicains ne sont pas à vrai dire au diapason des citoyens.

Chomsky l'observe avec acuité: « La position des deux grands partis politiques est en général nettement plus belliste que celle de la majorité de la population américaine. » La partialité du démocrate Obama se manifeste en particulier dans le maintien de l'attitude très pro-israélienne de Washington au sujet du conflit judéo-arabe. Le président actuel, par son ton réléché, ses omissions habiles et ses équivoques courtoises, laisse croire que sa position diffère énormément de celle de George W. Bush. Or il n'en est rien.



MAJED JABER REUTERS

Le dernier livre de Noam Chomsky montre que Barack Obama excelle dans l'art de la tromperie.

À propos de la pression territoriale que les Israéliens exercent sur les Palestiniens, les reproches de Chomsky deviennent virulents: « Si Obama était le moins sérieux dans son opposition à l'expansion des colonies de peuplement, il pourrait facilement prendre des mesures concrètes, comme amputer l'aide financière américaine des sommes affectées à ce poste. » L'essayiste juge que les silences calculés d'Obama ont plus d'effet que les bons sentiments que celui-ci exprime avec une éloquence convenue.

Ils entrent en Israël une situation qui, pour Chomsky, « ressemble de plus en plus à celle qui régnait en Afrique du Sud il y a 40 ans »: une sorte d'apartheid. L'accusation est grave. Sous la plume du vieil analyste politique érudit, elle jouit d'une autorité que l'on ne conteste pas à la légère.

Mais on préférera insister sur l'aspect le plus positif du livre: la possibilité que l'Amérique latine échappe à l'hégémonie de Washington en renforçant un réseau international de solidarité pour rééquilibrer le monde.

Collaborateur du Devoir

### FUTURS PROCHES

Noam Chomsky  
Lux  
Montréal, 2011, 392 pages

PAMPHLET

## L'indignation se vend bien

C'est le succès littéraire du moment en France, *Indignez-vous!*, un minuscule opus militant dont les ventes pourraient bientôt friser le million d'exemplaires.

VALÉRIAN MAZATAUD

On le sent agacé au bout du fil. C'est que, confie Jean-Pierre Barou, chaque jour depuis novembre on reçoit des centaines de coups de téléphone et de courriels, « des valises de courriers », et « on ne peut plus travailler ». Aurait-il le sens de l'exagération, le cofondateur des éditions Indigène, un petit éditeur indépendant du sud de la France?

Il y aurait de quoi, en tout cas, car depuis la publication fin octobre du minuscule opus *Indignez-vous!* de Stéphane Hessel, les chiffres crèvent le plafond. « Le livre a déjà été vendu à au moins 800 000 exemplaires », affirme Jean-Pierre Barou, soit cent fois plus que le tirage initial.

Selon les statistiques Ipsos/Livres Hebdo, l'ouvrage termine en deuxième position des meilleures ventes françaises de 2010 avec 540 000 exemplaires écoulés, à peine 50 000 de moins que la première place, qui revient à... un livre de cuisine minceur. Le résultat aurait de quoi rendre jaloux Michel Houellebecq, Guillaume Musso ou

Marc Levy, qui plafonnent à 400 000 exemplaires.

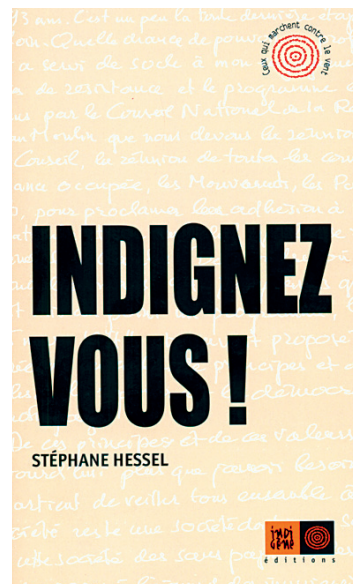
Le gain risque d'être d'autant plus appréciable que l'écrivain a décidé de renoncer à ses droits d'auteur. Fin 2010, le journal économique *Les Échos* prévoyait que le chiffre d'affaires de la maison d'édition pourrait quintupler, de 100 000 à 500 000 euros (130 000 à 680 000 \$CAN). De quoi ouvrir la porte à de beaux projets, mais aussi « donner des responsabilités nouvelles, car les prochains ouvrages seront attendus de pied ferme ». Au passage, tous les titres de la collection « Ceux qui marchent contre le vent », vendus à moins de 3 euros (4 \$CAN), sont en réimpression, se réjouit l'éditeur.

L'ouvrage en lui-même n'a pourtant rien d'impressionnant, à peine quatorze pages de texte, dans un format plus proche de la brochure que du roman. Alors, depuis les dernières semaines, chacun se perd en conjectures sur les raisons de ce succès inattendu. Certes, cet appel à l'indignation et à la révolte arrive à point, entre les dernières manifestations contre la réforme des retraites

et les fêtes de Noël, mais tout de même.

### Un auteur nonagénaire

Aussi sont-ils nombreux à pointer l'auteur lui-même, un « nonagénaire exquis », comme l'a baptisé *Le Point*, qui commence son texte par « 93 ans, c'est un peu la toute dernière étape ». Ancien résistant, il est arrêté et interné par la Gestapo, avant de s'évader. En 1946, il devient diplomate aux Nations unies et participe à la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme. C'est donc fort d'une vie bien remplie qu'il se permet de rappeler aux



Français que la plupart des avancées sociales qu'a connues le pays ont une origine: le programme du Conseil national de la Résistance, élaboré à une époque où l'indignation était si évidente qu'on n'hésitait pas.

Résultat, l'homme est devenu la coqueluche des médias, à tel point qu'il est actuellement au repos, dans un endroit secret, à l'abri des controverses dont il commence à faire l'objet. Il faut dire que le livre tient plus du pamphlet politique que de la nouvelle, et que l'ancien ambassadeur, dans la foulée d'une visite à Gaza en 2009, consacre une large part de l'ouvrage à son indignation devant le sort des Palestiniens.

Avec une dizaine de traductions en cours et une diffusion internationale (le livre est distribué au Québec depuis le 24 janvier), le défi pour l'éditeur est de garder la tête froide, après un succès que Jean-Pierre Barou attribue au réseau des librairies indépendantes, au diffuseur, indépendant lui aussi, et aux journaux indépendants. Un pied de nez à l'industrie du livre de la part d'un éditeur militant? Pas complètement, estime-t-il, d'ailleurs, « les grands éditeurs m'ont confié qu'ils n'auraient pas eu la crédibilité nécessaire pour publier un livre comme celui-ci ».

Collaborateur du Devoir

Une jeunesse avec la poésie de Leonard Cohen

par Malcolm Reid

Un poète, Leonard Cohen, allait naître dans les alentours de McGill. Un autre poète, Gaston Miron, allait naître dans les alentours du Carré Saint-Louis. Malcolm Reid, lui, marchait entre les deux cultures...

Marc Chabot

Le texte, qui tient à la fois du commentaire et du témoignage, rend bien l'esprit de l'époque. Le propos repose sur une base solide: une longue et soignée fréquentation de l'œuvre de Cohen. L'auteur révèle l'image de Cohen auprès des jeunes montréalais, peu avant que le poète ne se transforme en figure internationale.

Nicolas Dickner

Grâce à toi nous reviennent ces « beautiful losers » qui peuplaient la Bohémienne Montréal des années 60.

Paul Chamberland

Abonnez-vous à INFO-PUL  
www.pulaval.com